

Le voyage à Muri

En mémoire de Michel Butor

Ce matin de mi-juin, vous avez pris le train pour vous rendre à Muri. Dans votre géographie mentale, Muri est situé quelque part au centre de la Suisse, plus exactement au centre du plateau suisse, selon l'expression consacrée, entre Alpes et Jura. Vous avez changé de train à Berne, puis, passant par Olten et Aarau, admirant le cours de l'Aar et les villes historiques qui le jalonnent, vous avez pris, à Brugg, une correspondance sur le réseau des RER locaux. Vous avez alors traversé une succession de villages industriels, les silos qui les flanquent et les hangars, cimenteries, fabriques, parcs de voitures et de véhicules agricoles, entreprises technologiques, dépôts d'import-export, qui jalonnent la voie de manière ininterrompue ... Sur les routes que côtoie le train, sur les deux autoroutes qu'il croise, sur les lignes ferroviaires elles-mêmes que des convois chargés de containers colorés parcourent à bonne vitesse, l'intensité de la circulation donne le tournis.

Vous observez les habitations, les petites villas serrées les unes contre les autres, séparées par leurs jardinets. Sur les pentes des collines lointaines ont été construits des bâtiments de deux ou trois étages avec de grandes terrasses – un habitat résidentiel caractéristique des populations des périphéries urbaines recherchant l'ensoleillement et la vue dégagée. Vous apercevez des clochers, des cœurs de villages, sans pouvoir distinguer dans l'éloignement les églises et les maisons anciennes. Parfois un champ cultivé, un bout de forêt et, sur les reliefs, une ferme ou une maison de maître ont survécu parmi les entrepôts et les voies de circulation, sur des espaces souvent étroits témoins de l'histoire de ce pays agricole, dont vous comprenez que la mutation industrielle, commencée à la fin du XIXe siècle, s'est accélérée durant les dernières décennies. Mais, vous l'éprouvez maintenant plus qu'en d'autres moments, en ce jour pris dans une vague de chaleur et une sécheresse, lors d'un épisode de canicule précoce qui n'a jamais encore été observé dans cette région du monde, cette activité presque effrénée, cette transformation rapide des paysages, et de fait leur gâchis, couvrent le cœur et la pensée d'un sombre nuage.

À l'approche de Muri, le paysage change. La modification industrielle semble s'être arrêtée. Derrière la vitre défilent maintenant de grands champs, sur les collines vous apercevez de vraies forêts, hêtres et sapins mêlés. L'espace s'élargit, et vous admirez, dans la lumière du matin encore joueuse, toutes les nuances du vert, et les blés tournant doucement à l'or.

La gare de Muri est à peu près déserte et, lorsque vous aurez traversé la route cantonale, vous emprunterez cette rue qui monte, en face, droite, vide, dans la chaleur devenue sensible après la climatisation confortable du train. Quelques minutes plus tard vous êtes arrivé : Marktstrasse, au centre du village. Voici l'ancien couvent, sur la gauche, immense, aux longues façades blanches, avec son église de style baroque que vous visiterez plus tard. Les bâtiments fraîchement restaurés abritent un centre culturel, le Singisen Forum, où se trouve le musée Caspar Wolf, inauguré en 2019.

* * *

Là se trouve l'exposition « Grand Tour Caspar Wolf » que vous êtes venu voir. Peter Fischer, historien de l'art et curateur, avait proposé à une vingtaine d'artistes de travailler sur les lieux, les objets et les thèmes de l'œuvre paysagère de Wolf. Le musée Caspar Wolf et la fondation Murikultur ont accueilli pour quelques mois les travaux sortis de leurs cerveaux inventifs, de leurs ateliers, et d'abord de leurs voyages. Car, vous l'avez appris, chacun a fait le voyage de Muri, dans ces paysages du *Freiamt* argovien de plaines et de douces collines, dont Wolf a aimé la beauté paisible et comme inaltérable. Mais aussi, sur les pas du peintre, chacun a fait un tour dans la Suisse centrale : qui dans les hautes vallées, près des glaciers, qui dans les grottes, et d'autres au pied des cascades ou retrouvant les routes des cols.

Vous avez commencé par visiter le musée lui-même, dans lequel était exposée une partie des œuvres. À vous qui connaissez Caspar Wolf, qui admirez son extraordinaire série de cent cinquante tableaux de paysages peints dans les années 1770 pour l'éditeur bernois Abraham Wagner, ses gravures aquarellées si fraîches et si justes accompagnant les huiles et ouvrant les esprits et les cœurs à la découverte enchantée des hautes Alpes, à vous qui avez écrit, il y a plus de vingt ans maintenant, dans un mouvement d'enthousiasme intellectuel et de proximité de sentiment, un texte qui a marqué une pierre milliaire dans votre réflexion sur le paysage, – il n'était pas indifférent de venir à Muri, le village de la naissance du peintre, de son travail et de ses fréquents séjours. C'est pourquoi vous vous êtes attardé dans le musée pour revoir ses œuvres, appréciant l'organisation des salles et l'accrochage, la justesse des explications historiques et des commentaires, l'élégance et l'exactitude de l'ensemble.

Il ne sera pas facile, aviez-vous pensé, de faire cohabiter des œuvres contemporaines avec les paysages d'il y a 250 ans. Dès les premières vues de la galerie et des salles, le pari du curateur vous a paru gagné : par la rigueur des choix, la justesse des voisinages, une certaine discrétion dans l'affirmation. Devant la profusion des œuvres, vous avez compris que vous ne pourriez

en parler que d'une manière personnelle, vous fiant à une chimie faite d'attirances et de questionnements. Ne pas tout aborder, accepter l'incomplétude sans émettre de jugement ; raconter cette visite comme une histoire.

Dès l'entrée, Georg Aerni, un artiste zurichois reconnu, donne à voir de grandes photographies des sites dessinés par Wolf : le Kleintitlis, le col du Grimsel, la vallée d'Andermatt, les Schöllenen gardiennes du Pont du Diable, aujourd'hui traversées par une double route plus le chemin de fer (**Fig. de couverture**). Le regard du photographe est aimanté par la roche, les grands à-plats et les cassures nettes du granit, ses gris lisses que la lumière caresse. Il capte l'unité des tons entre les pierres qui forment l'arche des ponts et la paroi rocheuse, il dégage de l'ensemble l'appareil émouvant du vieux pont, il s'attache à la matérialité que le peintre ne pouvait pas nous faire toucher par la peinture ou la gravure, mais qu'il avait ressentie et dont vous savez que ses esquisses sur carton, saisies sur le motif, vite, avec des huiles qui se figeaient dans le froid, gardent encore la trace. Vous admirerez plus loin d'autres photographies de roches prises par Aerni, leurs morphologies contrastées, les couleurs saisies avec précision, les mousses et les herbes qui s'accrochent, l'érosion qui écroule les masses et change les formes, rendues palpables.

Les mêmes lieux ont été visités par d'autres artistes ; eux aussi vous entraînent dans leur voyage. Voici, à côté des toiles de Wolf, le Grimsel, et plus loin la Grotte du dragon de Chantal Quéhen. Les parois massives, brutales, du Grimsel, couleur anthracite, communiquent un désarroi profond, comme devant un monde infernal devenu visible, remonté de son four dans des temps immémoriaux, — alors que les roches couleur sépia de la *Drachenhöhle*, près de Stans, s'ouvrent à la lumière, aux étagements des lointains (**Fig. 2**). En fait, ce ne sont pas là des *vues*, mais des structures géologiques et des constructions perspectives rendues visibles par la technique qu'a adoptée l'artiste, ces papiers déchirés aboutés l'un à l'autre dont les bords laissent advenir des liserés de lumière, avec derrière eux des trouées profondes, des lacs de blanc, des sinuosités éclatantes.

Chantal Quéhen est une magicienne du papier et du livre d'artiste – vous le saviez car vous êtes venu à Muri, aussi, pour voir ses travaux, et vous allez le vérifier dans cette maison de deux étages au milieu d'un parc (*Kunsthaus Villa Wild*), l'autre lieu où sont regroupées le plus grand nombre des œuvres de l'exposition. Vous retrouvez dans une salle de coin un ensemble de dessins de fleurs de petit format épinglés au mur, avec les courts poèmes qui les accompagnent. Les uns et les autres forment la matière de *L'Herbier éphémère*, le livre posé sur la table, à côté d'un autre où l'artiste évoque ses pérégrinations. Cueillies au printemps, les fleurs, les feuilles, les tiges ont été pressées sur le papier, de sorte que leur suc et leur sève,

leurs larmes et leurs humeurs, le colorent en y déposant une empreinte précaire et comme flottante, aux teintes passées. Vous aimez cette botanique du rêve qui rend hommage aux herborisations du siècle de Wolf, aux bonheurs des Haller et des Linné, des Rousseau même, – dont l’artiste a su écarter la compulsion de classement au profit d’une poésie des choses incertaines, de la mélancolie d’une musique de carrousel et de temps qui passe.

Ce temps, vous auriez voulu le consacrer plus longuement aussi à d’autres artistes dont vous avez aimé les œuvres. Juxtaposés de pièce en pièce et d’un étage à l’autre, y compris la cave d’où monte le bruit formidable d’une cascade, tous les registres sont présents dans cette maison bourgeoise et fantasque comme un tableau de Paul Delvaux, décrépète mais sauvée de l’abandon par un projet artistique avec lequel elle partage son grain de folie. Quelle découverte, sur le toit du garage, ce jardin merveilleux qu’a fait pousser Andrina Jörg, et le parterre coloré qu’elle a disposé dans le parc ! Vous avez vu de salle en salle plusieurs photographies des jardins qu’elle a installés en divers lieux, en Argovie et ailleurs en Suisse alémanique, tous ces travaux qu’elle rassemble sous le nom de *Paranatur*, les rapportant à une entreprise de long terme, le *Paranatur Forschungslabor* (laboratoire de recherches sur la paranature), accumulant des objets hétéroclites collectés sur les rayons des temples de la consommation que sont les supermarchés : gants de jardins, brosses à vaisselle, cuillères en plastique, accessoires de coiffure, gobelets de pique-nique, formes orthopédiques... Il était juste que le bureau sis à l’étage supérieur de la Villa soit consacré à ce projet bourgeonnant, à ce discours parallèle imitant le langage scientifique, à cet humour à la fois joueur et sérieux, profondément questionnant, avec des minuties à la Robert Walser.

Andrina Jörg a installé sur le plateau de Gletsch, là où s’avançait, menaçante, au temps de Wolf, la langue terminale du glacier du Rhône, un jardin de ces choses improbables qu’elle a nommé *Paranatur Forschungslabor Gletsch – Wolfsgewächse* (plantes de Wolf) (Fig. 3). Cela forme un éden léger et délicat de fleurs, d’herbes et de pousses, de champignons aux vives couleurs, mêlés aux végétaux rugueux du sol naguère glaciaire et reflétés dans les flaques d’eau. Cela invente de nouvelles espèces, ensemence l’imagination, mais inocule aussi dans le monde botanique un charme équivoque.

* * *

Mais vous avez constaté aussi qu’exposent dans la Villa des artistes eux-mêmes savants (Andreas Weber, George Steinmann, Moritz Hossli) qui ont accumulé les preuves de la folie des hommes, du péril dans lequel ils ont jeté leur monde et leur espèce, s’agissant par

exemple des glaciers qui fondent misérablement, ces glaciers somptueux quand Wolf les contemplait, auprès desquels il s'asseyait sur un pliant pour dessiner, ouvrait précautionneusement ses godets à demi remplis d'une mixture huileuse et déposait sur le carton tenu sur ses genoux la blancheur des neiges, les reflets bleus des glaces, la blondeur des roches sous le soleil, tandis que son chien patientait, philosophe, auprès de lui. Vous a donné à penser le fait que ce sont des hommes (*Männer*), ces artistes qui ont pris en charge avec tant de sérieux la dénonciation et l'alerte dans leurs vidéos, installations didactiques et présentation d'archives. Comme ils ont raison, vous êtes-vous dit, et comme il est nécessaire de mettre encore et encore devant nos yeux l'urgence climatique. Certes vous irez, au retour du voyage, sur le site internet du Grand Tour Caspar Wolf, regarder plus longuement les vidéos et les textes pour lesquels le temps vous a manqué. Mais en quittant la Villa Wild et son parc pour la gare proche, vous voudriez garder encore en mémoire, viatique pour le retour encombré qui vous attend, ces quelques œuvres féminines qui ont été pour vous des dons reçus avec joie, de vives propositions, jeux sérieux et œuvres d'un art libre.

Vous vous souviendrez des images créées par Victorine Müller, qui a fait de son corps un élément du paysage, et, nymphe des courants et des roches, s'est assise dévêtue dans la cascade ou sur la roche à côté de l'eau bondissante, s'est allongée sous une anfractuosité du rocher, dissimulée parmi les pierres et les mousses. Ses jambes sont nues, et le haut de son corps recouvert de feuillages, de fougères, comme une longue chevelure qui masque son visage. Elle est femme et végétal en même temps, dans une métamorphose qu'elle revit au cours de nombreuses performances. Ici, à Muri, jouant avec la référence au paysage wolfien teinté de romantisme, elle s'est faite présence à l'élémentaire, dialogue silencieux avec le monde.

Vous vous souviendrez aussi des trois jeunes femmes rieuses et désinvoltes qui ont interprété le Grand Tour littéralement, sous le titre de *Ciao Tour*. *Ciao*, certains de vos amis l'ont pratiqué, c'était ce vélomoteur italien, très simple d'usage et pouvant atteindre les 30 km/h, qu'ont adoré les adolescents jusque dans les années 1990. Les trois artistes–actrices, un peu rajeunies, remontant à leur façon le temps, ont filmé leur voyage sur leurs *Ciao*, pérégrinant avec rires et sourires d'un lieu wolfien à l'autre. Vous n'oublierez pas, dans la villa, la chambre d'ado qui témoigne de cet heureux temps : débordante, désordonnée, peluches sur le lit et cartes postales au mur, un ordinateur portable ouvert sur la table ; sur l'écran, parmi les pétarades de moteurs, vous les avez regardées faire leurs trois petits tours – et puis s'en vont

...

Ces remémorations allègeront votre anxiété ; elles rendront plus supportable l'énorme différence qui sépare du nôtre, bruyant, colonisé et surexploité, le monde de Caspar Wolf avec ses paysages encore virgiliens, ses alpages déserts, ses glaciers sublimes et ses cascades vierges (de touristes).

Claude Reichler

Exposition

« Grand Tour Caspar Wolf », Eine virtuelle Kunstreise durch die Innerschweizer Alpen 250 Jahre nach Caspar Wolf, Museum Caspar Wolf / Singisen Forum und Kunsthaus Villa Wild, Muri.

23 avril – 7 août 2022

Curateur et éditeur du catalogue : Peter Fischer

Site internet : www.grandtourcasparwolf.ch

Référence bibliographique

Claude Reichler, « Der Maler in seiner Landschaft », in *Caspar Wolf. Ein Panorama der Schweizer Alpen*, Stefan Kunz, Claude Reichler, Hugo Sutter, Beat Wismer, Aargauer Kunsthaus Aarau, 2001 (traduction allemande Daniel Cuonz).

Texte français : « Le peintre dans son paysage. Les *Vues remarquables des montagnes de la Suisse* de Caspar Wolf », *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg éditeur, 2002.